

qui s'appelaient de Montfaucon, Petau, Sirmond, Martene, d'Achery, Massuet, Garnier, Ros-Weyde, etc. ; mais, à coup sûr, pendant que leur tête se blanchissait sur un labeur effrayant pour notre légèreté, ils n'avaient pas le loisir de construire des théories, de bâtir des systèmes et de battre des mains devant leur édifice. Notre siècle aurait besoin d'apprendre d'eux la modestie, et de savoir ce que valaient ces nobles intelligences, à qui nous devons de si précieuses éditions des écrivains ecclésiastiques.

Sans vouloir nier la passion littéraire qui tourmente notre siècle, ne serait-il pas permis de dire que la disparition des Sociétés religieuses qui firent des prodiges pour la science, a laissé un vide que le laïcisme ne remplira jamais ? Il est des travaux qui veulent des esprits plus recueillis que ne peuvent l'être des hommes emportés par le tourbillon des affaires, et distraits par les exigences du monde. Un académicien aura de la peine à remplir la tâche d'un Bénédictin ; celui-ci s'aidra de celui-là, mais l'un va bien à côté de l'autre.

Quoiqu'on ait fait beaucoup aux siècles passés, il reste beaucoup à faire pour l'utilité des lettres chrétiennes. Il reste des travaux qui ne mènent ni à la gloire bruyante et immédiate, ni aux bénéfices pécuniaires, deux inconvénients que ce temps-ci ne se hasarderait guère à braver pour l'amour seul de l'étude. On veut arriver à un résultat qui se traduise en avantages saisissables, et ne se fasse point trop attendre. Or, un article de *Revue* et un roman seront à peu près sûrs de primer la plus utile édition d'un auteur ancien.

Je croirai toujours que le clergé et les amis des lettres chrétiennes pourraient beaucoup pour remédier à ce mal, s'ils arrivaient à se concerter et à s'entendre ; on agirait sur divers

que chose d'approchant, à l'occasion d'une compilation d'un helléniste qui devait sourire de pitié, en face des éloges maladroits qu'on lui donnait ainsi.